



Vendredi 14 janvier 2011
Eglise Saint-Gervais

LES CLES DE L'ENGAGEMENT AFFECTIF !

Mgr Tony ANATRELLA
Professeur de psychologie clinique et spécialiste en psychiatrie sociale

Impliquant des enjeux psychologiques, sociaux et spirituels, le sujet n'est pas facile à traiter. Je commencerai par citer des paroles de jeunes désabusés : « Je n'arrive pas à rencontrer quelqu'un pour me fixer ». « Après plusieurs échecs, je ne suis pas sûr de réussir ». « J'ai vu trop d'hypocrisie et trop de séparations dans la vie de trop de couples pour y croire vraiment ». « L'amour est un rêve irréaliste pour vivre ». Ou encore : « Après le divorce de mes parents, que puis-je espérer pour moi ? » Ou enfin : « L'engagement approche et j'en ai peur ». Ces remarques témoignent d'une incertitude personnelle, du manque de lisibilité de l'engagement affectif dans la société d'aujourd'hui et du désappointement à y trouver son propre chemin. Mais elles témoignent d'une attente, parce qu'elles manifestent, en creux, du besoin d'engager sa vie, alors que ce thème est loin d'être valorisé dans notre société.

Comment peut-on vivre sans avoir inscrit sa vie affective dans une finalité ? Que devient la société quand les citoyens ne s'engagent plus affectivement ? Que devient le lien social lorsque sont privilégiées les séparations et les relations précaires ? Il risque de se fragiliser et de se morceler en favorisant de nombreuses violences et des régressions affectives et sexuelles. Nous savons que vos attentes à l'égard de l'amour sont riches et variées. Et vous avez besoin d'être dans l'espérance de l'amour, comme de cet amour qui vient de Dieu et qui nous fait vivre. Nous devons donc nous interroger sur ce que signifie « penser sa vie », notamment en vue d'un engagement affectif. Pourquoi un sentiment d'impuissance à l'idée de s'engager ?



Première partie :

✓ **La peur de l'engagement lui-même.**

C'est une peur récurrente. Mais elle peut prendre des allures nouvelles. Depuis quelques années, nous assistons à un étrange phénomène. De nombreux jeunes n'ayant pas de problèmes de personnalité particuliers, ni familiaux, se préparent au mariage, voire au sacerdoce ou à la vie religieuse. Quelques mois avant de s'engager, ils sont pris de panique, d'angoisse, et sont prêts à renoncer à franchir les pas décisifs. Leur remise en question n'est pas suscitée par la découverte d'une autre personne ou d'une autre orientation qui conviendrait mieux, mais ils sont quasi effrayés à l'idée d'engager leur avenir. Ils sont dans un paradoxe, écartelés : ils affirment que la personne, ou leur choix de vie, est bien celui auquel ils aspirent, mais ils craignent de se tromper. Choisir, c'est, en effet, se limiter à un seul objet d'intérêt. Et tout choix entraîne un renoncement à d'autres possibilités.

La vie vous oblige donc à des renoncements. Il y a des détachements à opérer, des unités intérieures à réaliser, afin de favoriser notre maturité affective. Mais si nous n'avons pas le sens des limites, il devient difficile d'entrer dans le nécessaire renoncement aux désirs irréalistes. Quand il s'impose, il est alors vécu comme une privation inacceptable, parce qu'il évoque curieusement un sentiment de mort à soi-même. Mais ce n'est pas l'enjeu ! Il n'y a pas de vie possible sans renoncer aux attitudes et aux gratifications qui empêchent d'accéder à des réalités affectives supérieures et bénéfiques. Dans la préparation au mariage, comme dans la formation sacerdotale, si l'on ne renonce à rien, l'angoisse de mort l'emporte sur le désir de vie.

La peur que manifestent ces personnalités témoigne de la difficile sortie de l'adolescence, d'un manque de maturité temporelle pour s'inscrire dans la durée, et d'une carence du self, c'est-à-dire de la capacité d'assurer sa continuité et sa cohérence intérieure. Certains, qui se trouvent dans ce type de situation, ont besoin d'être aidés par un travail psychologique. Il ne s'agit pas ici d'un trouble de la personnalité, mais d'une crise existentielle qu'il faut traiter pour pouvoir quitter l'adolescence, engager et assumer un choix de vie.

La peur se traduit par l'impression d'être limité dans un choix restreint et d'être contraint malgré soi. L'engagement devient l'équivalent d'un enfermement dans lequel il sera difficile d'avoir une marge de manœuvre et de liberté. Il peut être vécu comme une négation de soi génératrice d'angoisse. Il renvoie alors à ces angoisses primitives, comme celle de la castration dans laquelle le sujet s'imagine être privé de ses aptitudes et de ses possibilités. Après tout, tant que nous ne sommes pas engagés, nous avons l'impression que tous les champs du possible sont ouverts et qu'il suffit d'attendre pour que se manifestent tous les choix. Cette vision naïve laisse entendre que nous sommes dans un monde idéal où les situations les plus bénéfiques apparaissent d'elles-mêmes, alors qu'un choix procède toujours d'une décision que nous prenons dans la réalité, au regard de besoins, de nécessités et d'intérêts.

La peur de l'engagement est non seulement évocatrice de la crainte de quitter un monde pour un univers inconnu dont on ne maîtrise pas les contours, mais c'est aussi l'anxiété de ne pas



Les Semeurs d'Espérance

avoir le contrôle de sa nouvelle vie. Dans le domaine de la vie affective de ce couple formé d'un homme et d'une femme, il est important de passer de la volonté de tout maîtriser à la capacité de coopérer avec l'autre.

Derrière la peur de l'engagement se révèle la peur de soi, celle de ne pas savoir comment je serai avec l'autre, et paradoxalement, la peur du désir et de son approche sexuelle. L'angoisse de l'adolescent, c'est justement de ne pas savoir et de ne pas vouloir savoir. Il y a chez lui une sorte de résistance à ses émotions et à ses affects, parfois liquidés par des passages à l'acte, dans des relations courtes et transitoires. L'adolescent se trouve souvent agressé par des émois et des représentations sexuelles qui le travaillent et qu'il tente parfois d'oublier dans l'ascétisme névrotique, dans le culte du corps sculpté, ouvragé de piercings et de tatouages, orné de vêtements structurés s'effondrant sous les hanches, dans la masturbation qui se prolonge au-delà de la puberté, en se réfugiant dans un imaginaire qui le situe en marge de lui-même et des autres, et qui est source de souffrance. Le voyeurisme pornographique, sur Internet et ailleurs, participe de la même peur sexuelle qu'il cherche à évacuer, mais qui le maintient dans la sexualité infantile des pulsions partielles. La révolution sexuelle voulue par les adolescents des années 68 et 70 n'a jamais eu lieu. On a surtout libéré la sexualité infantile, celle qui entretient l'immaturité et l'irresponsabilité des sentiments et des pulsions partielles. Le propre de la sexualité infantile est d'être imaginaire, narcissique et inféconde. C'était donc une pseudo-révolution qui n'a pas amélioré les relations entre l'homme et la femme ; bien au contraire, elle les a compliquées en les éloignant l'un de l'autre. Si l'adolescent ne veut rien savoir de ses angoisses sexuelles, il ne veut pas davantage être compris, quitte, paradoxalement, à passer pour un incompris, à ses propres yeux comme aux yeux des autres, et à se plaindre de ne pas être aimé ni reconnu.

Dans la crainte d'être aimé, se manifeste également la peur d'aimer et de se donner qui entraîne parfois des adolescents à s'exprimer de façon impulsive, davantage pour évacuer la pression pulsionnelle, plutôt que de l'élaborer dans leur vie affective et de la finaliser dans une réelle relation amoureuse. Tout ce processus accélère les peurs et notamment celle d'être abandonné, quand l'adolescent hésite à se séparer et à se différencier inconsciemment de ses premiers objets d'amour que sont ses parents et sa fratrie. Pour être certain de ne pas être abandonné, en ne se séparant pas inconsciemment de ses premiers objets d'amour, il préfère renoncer à tout contrat affectif public, scellé dans une alliance comme le mariage, et se maintenir dans des indéterminations affectives et sexuelles, ou en s'imaginant qu'il peut choisir une orientation sexuelle en contradiction avec son identité sexuelle d'homme ou de femme. C'est pourquoi l'idée-même d'un engagement irrévocable dans le mariage angoisse tellement qu'on préfère les faux engagements qui prolongent l'immaturité affective, comme ceux de la cohabitation, du concubinage et du « pacs ». Ils sont des rituels vides de sens qui n'impliquent aucune réflexion sur soi ni sur un quelconque projet de vie. Avec le « pacs », le législateur a pris le risque de dévaloriser le mariage en attribuant tous les droits du mariage à ce contrat aléatoire qui va jusqu'à inclure la répudiation. Il traduit ainsi l'idée à la mode d'un engagement transitoire et révocable qui exprime le peu de considération que l'on peut avoir à l'égard de l'autre. On se prend puis on se jette. Mais une relation qu'on imagine amoureuse, entre un homme et une femme, qui ne serait pas institutionnellement engagée, comme dans le mariage, est-ce vraiment de l'amour ?

À l'inverse de l'engagement matrimonial, tout se passe comme si on ne voulait laisser aucune trace de son passage dans l'histoire. Se marier, c'est aussi être inscrit sur les registres de



Les Semeurs d'Espérance

l'état-civil et de l'Église, c'est-à-dire dans le temps. Ce refus du temps est aussi un dédain du corps, de la différence sexuelle qui fonde ce couple – dont chaque personne ne peut être qu'hétérosexuelle – pour être dans l'amour. Il en est de même de la société. Une mésestime sexuelle et corporelle est contraire à la foi chrétienne. La conception chrétienne de la sexualité permet d'atteindre une véritable liberté. Il existe une opposition entre esprit et corps qui n'est pas raisonnable et qui est étrangère à la vision chrétienne. Les modèles sexuels non chrétiens reflètent une profonde angoisse face à la sexualité, au point d'en privilégier une vision seulement sanitaire et instrumentale, centrée sur les orientations sexuelles. Une telle conception empêche d'accéder à la dimension symbolique de la sexualité, et donc de l'amour et de la communion conjugale. Ce constat nous amène à envisager un autre problème qui explique pour une part cette peur de s'engager, relative à la façon de concevoir son rapport au temps.

✓ **Le besoin de prendre son temps.**

Le propre de la psychologie juvénile est de vivre un rapport au temps qui se réduit souvent à l'immédiateté. Le temps est devenu de plus en plus court, de plus en plus rapide. Nous sommes réduits au temps médiatique où un événement en chasse un autre. Surinformés, nous ne cherchons pas à savoir si la surinformation nous est utile. Ainsi file le temps, largement rythmé par celui des médias, court, éparpillé, qui n'est plus ritualisé, et ne s'inscrit plus dans la durée et la maturation des personnes et des situations. Le temps médiatique n'est pas celui de l'horloge. Ni l'un ni l'autre n'est comparable au temps psychologique. Et la personnalité a besoin de délais pour s'élaborer.

En l'espace de quelques années, nous avons accéléré notre lien au temps, vivant dans un temps court et précipité. La production industrielle s'est accélérée, à flux tendu et sous la dictature de l'urgence. Internet parle de plus en plus vite. On doit décider en un clic de souris. Parfois, il est trop tard pour revenir en arrière. La cupidité pousse à s'enrichir rapidement. La vie politique se soumet à la vitesse des salles de marchés. Un fait divers valorisé au journal de vingt heures débouche dès le lendemain sur une proposition de loi. Peut-on accepter que la loi trouve son origine dans la réaction à l'actualité, alors qu'elle devrait être le fruit d'une longue réflexion ? C'est ainsi que le législateur et les médias fonctionnent sur le mode de l'excitation. La médecine et les soins psychiques sont également concernés par cette course aux résultats. On proposera des thérapies courtes, voire de résoudre des problèmes de personnalité par des sessions d'une semaine. Cette vision des choses exploite l'insécurité dominante, quand les délais de la vie psychique demandent du temps pour favoriser des réaménagements salutaires. L'émotion prend le pas sur la raison. On donne des réponses impulsives aux problèmes de l'existence. Dans ce contexte, on interprète hâtivement comme de l'amour ce qui n'est qu'attrait sentimental, superficiel, sans lendemain, quand on sera déjà passé à l'acte sexuel. On s'abîme à vivre de cette façon qui ne tient pas compte des délais de la maturation. Enfermés dans l'illusion du « tout, tout de suite » et dans l'imaginaire de nos désirs, notre rapport au temps se trouve modifié. Quand la réalité de la vie affective fait irruption et qu'elle impose les lois de sa croissance, de la puberté à la post-adolescence, il ne faut pas s'étonner d'être envahi par l'angoisse. Les personnalités ont alors des difficultés à développer leur maturité. Pour le moins, on fait les choses au dernier moment. Par exemple, la veille de l'examen, je me mets à réviser trois mois de cours. C'est trop tard ! Comment ne pas être prisonnier d'une durée que l'on veut de plus en plus courte ? Il faut donc apprendre à



Les Semeurs d'Espérance

composer sa vie en tenant compte, au lieu d'une immédiateté, de la durée et de l'irréversibilité du temps. Sinon, il devient difficile de se préparer et de s'engager dans les projets qui sont, pour un adulte, la marque de son entrée dans le temps. Voyez le « projet » biblique, justement inscrit dans le sens de l'histoire du salut en Jésus-Christ. Sans projet, il n'y a plus de temporalité, ni d'histoire. Regardez encore la crémation qui se développe comme si, en ne voulant plus de tombes, nous ne voulions plus conserver le souvenir de ceux qui ont habité l'histoire humaine. Vous-mêmes êtes sans doute habités par de nombreux projets que vous souhaitez faire mûrir. Sans eux, ce serait pour vous une manière de rester hors du temps, indéterminés, ambivalents.

Actuellement, la durée de la vie s'allonge, ce qui nous donne l'impression que nous avons tout le temps de nous engager. Simultanément, le temps de l'enfance se raccourcit, au point de supprimer la période de latence, de sept à douze ans, pendant laquelle l'enfant a besoin de développer son imaginaire en jouant. On le précipite dans l'adolescence en lui faisant adopter le langage, la mode musicale et vestimentaire d'une période de la vie qui n'est pas encore la sienne. Il est pour le moins étonnant de voir des enfants de maternelle, ne sachant ni lire ni écrire, à qui l'on essaie d'inculquer des éléments de la philosophie. Dans ce télescopage provoqué des âges de la vie juvénile, des députés, faute de projets politiques, de vision anthropologique de la société et des urgences sociales, débattent de questions de mœurs, mais votent sans débat l'abaissement de l'âge de l'éligibilité à 18 ans, alors que cet âge se trouve encore plongé dans les problèmes de l'adolescence. Le monde des adultes s'identifie à eux, car il ne sait plus accompagner les jeunes dans le temps de leur formation, relativement long aujourd'hui. Ce n'est pas la meilleure façon de les faire grandir et de les faire mûrir. Notre époque fait grandir trop vite les enfants et les adolescents, et l'on s'étonne de voir des jeunes gens de vingt-cinq ans remplis d'hésitations. La raison est qu'ils n'ont pas eu le temps d'acquérir, pendant l'enfance et l'adolescence, les bases de leur psychologie, en particulier et justement celles de leur rapport au temps. Nous reconnaissons que les temps de préparation aux engagements de la vie s'allongent de plus en plus et, dans le même mouvement, les jeunes doivent choisir leur avenir scolaire et professionnel dès la classe de troisième. Nous sommes dans la confusion. Le rapport au temps a besoin d'être éduqué. Il n'est pas bon d'inciter les enfants et les adolescents à l'acquisition de biens qui ne sont pas de leur âge. Il faut au contraire les situer dans une perspective d'avenir par la recherche du réel et la quête authentique du temps. Leur sens du temps s'éduque, par exemple, en leur faisant apprendre la chronologie historique. Mais les programmes nationaux abandonnent malheureusement ce point de vue. Le sens du temps se découvre aussi à travers la révélation de la parole divine qui culmine dans la personne du Christ. Le temps se vit et se célèbre dans la liturgie, dans toutes les fêtes qui scandent l'année, et aussi dans la ritualisation de la vie quotidienne. Le temps s'engage dans des projets de vie dès la période juvénile des vingt-trente-cinq ans, même si, à cet âge, le passé semble lointain et le futur, inaccessible. Sinon, on risque de se maintenir dans une temporalité qui dure sur un mode indéterminé et toujours le même. Les expériences les plus intenses et les plus insolites sont d'autant plus recherchées que le temps semble court et ne pas déterminer l'avenir. À l'approche de la trentaine, le moment arrivera de se poser dans le temps et de s'inscrire dans une histoire. L'âge de la post-adolescence, qui se situe entre les vingt-cinq ans et le début de la trentaine, est l'âge de l'acquisition de la maturité temporelle, alors qu'un certain nombre se montre hésitant et manifeste la crainte de se trouver limité.



Les Semeurs d'Espérance

✓ La peur de perdre sa liberté.

Certains n'hésitent pas à dire : « J'attends de me sentir plus libre pour choisir. Pour l'instant, je vis en fonction des événements, et non pas selon des choix qui viendraient bloquer mon évolution personnelle ». Les relations se font et se défont au gré des humeurs et instabilités affectives.

Le film *Les petits mouchoirs* de Guillaume Canet est exemplaire de ce sentiment diffus de liberté affective confuse et de la psychologie des trentenaires qui dépend encore des processus de la vie affective infantile : Une bande de copains se retrouve souvent, notamment pendant les vacances. Ils se veulent libres tout en étant très dépendants de groupes qui leur servent de moi auxiliaire pour mieux assurer leur moi personnel encore insuffisamment consistant. Faute de savoir parler des questions essentielles, ils se réfugient dans l'humour, le cynisme et la désinvolture. Nous assistons à des comportements affectifs régressifs qui peuvent se comprendre entre quinze et dix-huit ans, mais qui deviennent inquiétants chez les plus de vingt-cinq ans. Ils s'enferment dans des parlottes, emploient des mots qui ne disent rien et leur servent davantage à se protéger qu'à s'exprimer. Ils se retrouvent entre célibataires parce qu'ils ne parviennent pas à être en couples, ou avec des couples qui ne savent pas résoudre leurs problèmes. Dans leur pornographie sentimentale où tout de la vie intime doit se montrer, ils apparaissent comme de grands adolescents sans colonne vertébrale, sans assurance. Ils sont typiques d'une affectivité qui ne s'engage pas, d'un monde qui n'arrive pas à se construire de façon adulte. Fragilisés dans ce que j'appellerais leur personnalité « liquide » et leurs relations mouvantes, ils s'en remettent à un coach hindou dont ils deviennent dépendants, à cause de l'ignorance qu'ils ont de leurs propres racines religieuses et culturelles. Leur manque d'intériorité les rend facilement « addictifs » puisqu'ils ne savent ni penser, ni s'évaluer, ni décider par eux-mêmes. La peur de perdre sa liberté, la défaillance des ressources intérieures sont souvent compensées par la drogue et l'alcool, lors de soirées bien arrosées ou en ces lieux dits festifs que sont les boîtes de nuit et les « concerts ». Le besoin de se caler sur les autres dans un conformisme affectif incertain et hésitant ne crée pas le climat favorable à l'expression de leur liberté. Cette liberté qu'ils craignent tant de perdre est laissée sans objectif, en friche. Comment pourrait-elle se révéler dans ces conditions ? Chacun se fuyant lui-même, elle s'inhibe dans les paroles vides de sens, les vapeurs alcooliques, les effluves stupéfiantes, l'Internet labyrinthique. Voilà une expérience qui, le plus souvent, passe à côté du plaisir escompté et qui finit dans la souffrance de la solitude.

Beaucoup adoptent une stratégie du retardement des échéances et des choix, croyant qu'un jour les choses se feront d'elles-mêmes. Il y a une part d'illusion à se dire : « Je m'engagerai quand je me sentirai plus libre ». Évidemment qu'il faut être libre pour s'engager dans un choix de vie, que ce soit le mariage, le sacerdoce ou la vie religieuse ! Personne ne peut choisir à la place d'un autre. Mais le risque est grand d'attendre longtemps quand on « attend d'être libre ». En réalité, je deviens libre quand je pose un choix. C'est parce que je choisis un état de vie que je manifeste ma liberté. Tant que je n'ai pas choisi, je n'ai pas fait l'expérience de ma liberté et de la sérénité qui l'accompagnera. Quand je me prépare à choisir, je suis dans une attente. Mais quand je ratifie mon choix, se déploie en moi un sentiment de liberté intérieure qui, de plus, développe ma confiance en moi. « Depuis que j'ai fait ma demande en mariage, je me sens plus fort » me disait un jeune homme de vingt-sept ans. « Je relativise certains problèmes et je me demande pourquoi j'ai perdu autant de temps à me décider ».



Les Semeurs d'Espérance

Engager sa vie affective dans une déclaration publique comme celle du mariage, ce qui est autre chose que de cohabiter avec quelqu'un et de s'installer dans le concubinage, c'est entrer dans une vie adulte. Il n'y a que les enfants qui ne s'engagent pas. En revanche, ils apprécient d'être entourés de gens engagés clairement et institutionnellement, à l'exemple de ces collégiens de troisième qui, apprenant que leur enseignante allait s'absenter pendant quelques jours pour se marier, lui ont non seulement manifesté leur joie, mais ont proposé de participer aux fêtes et au repas de noces pour en assurer le service. Cette enseignante leur donnait une espérance dans leur avenir affectif. Nous assistons à la même réaction chez des enfants dont les parents, vivant dans le concubinage, finissent par se marier. Ils rendent alors leurs enfants heureux, car ils gagnent en sécurité avec deux adultes engagés l'un envers l'autre. Cette situation est d'autant plus importante pour eux qu'ils se sentent aimés par leurs parents, uniquement par l'intermédiaire de leur vie conjugale. C'est, en effet, parce que les enfants voient leurs parents s'aimer qu'ils se sentent aimés comme fils et filles. Autrement dit, l'amour parental traverse l'amour conjugal et arrive aux enfants par cette médiation. L'amour parental qui ne passerait pas par l'amour conjugal ou ne passerait que par un seul parent, sans l'amour d'un conjoint, risque d'être un amour fusionnel et incestuel. Les enfants du divorce vivent une rupture entre l'amour parental et l'amour conjugal, au point de ne plus bien savoir comment ils vont être aimés et reconnus. Cette rupture est très coûteuse pour leur vie affective et peut avoir des effets sur leur propre vie de couple. Le divorce est un fléau social. Il a pour conséquence de faire douter de l'engagement affectif, de la confiance en la parole donnée et de la loyauté de l'autre. L'augmentation des divorces révèle une véritable pathologie sociale. Parce que beaucoup ne savent pas faire progresser une relation de couple en traitant les problèmes qui se posent, le moindre d'entre eux est perçu soit comme un manque d'amour, soit comme une erreur de choix et de personne. Bien sûr, des erreurs de choix peuvent se produire. Mais quand on voit que le nombre de divorces est aussi massif, c'est que le problème est ailleurs. Il se situe, entre autres raisons, dans le fait que les membres de la société ne savent pas comment « faire couple ». Il ne faut pas laisser croire que tout engagement affectif est vain ou voué à l'échec. La question est donc de savoir comment édifier une relation durable et franchir les diverses étapes de la vie d'un couple. Le divorce est une autre façon de s'assurer une liberté recherchée pour elle-même. Mais, quand elle ne se développe pas dans un lien de coopération affective avec l'autre, la liberté pour soi se retourne contre soi. Il est indispensable d'assimiler tout un savoir-faire pour que la relation puisse progresser, de connaître la psychologie différenciée de l'homme et de la femme, les attentes sexuelles de l'un et de l'autre, d'engager une relation de complicité, d'avoir les mêmes références culturelles et religieuses. Il ne suffit pas d'aimer. Encore faut-il savoir ce qu'est l'amour, et se trouver dans les conditions objectives qui permettent l'amour.

Deuxième partie :

✓ Quelles sont les conditions de l'engagement affectif ?

Il y a différentes relations possibles entre l'homme et la femme qui, pour autant, ne sont pas significatives du sens de l'amour. C'est pourquoi il est utile de les identifier, parce qu'elles reposent souvent sur des bases psychologiques fragiles qui peuvent certes évoluer, se transformer, s'organiser autrement, mais aussi être source de rupture en parasitant la maturation de la relation. Dans la constitution affective d'un couple, je distingue quatre types



Les Semeurs d'Espérance

de relations : l'attachement, l'attrait sentimental, la séduction sexuelle, et la relation amoureuse. Chacune a sa logique. Dans le meilleur des cas, elles se synthétisent en une relation amoureuse. Sinon elles sont recherchées pour elles-mêmes, indépendamment de ce qu'est une relation amoureuse.

- **L'attachement**

Il se caractérise plus ou moins par le sentiment irrésistible de dépendre d'une personne, sans que cela fasse intervenir un investissement affectif réciproque ou un désir de l'autre véritablement constitué. Cette relation représente une étape intermédiaire entre la relation parentale qui protégeait le sujet et la relation amoureuse qui l'émancipe de la première. C'est à tort que la relation d'attachement est interprétée comme une relation amoureuse alors qu'elle n'en réunit pas toutes les conditions.

Dans l'attachement, le besoin de l'autre ressemble à une relation d'étayage, à une demande de protection et de sécurité afin d'exister comme à travers la dépendance affective d'un couple précaire. Les partenaires vont s'appuyer l'un sur l'autre comme sur des béquilles au lieu de se trouver dans une relation complémentaire. Cette relation est sur le même registre que l'économie affective infantile. Le sujet aime l'autre comme il a aimé ses parents, son ours ou ses autres objets transitionnels, qui sont tous autant de moyens de protection. C'est pourquoi, il y a quelques années, j'ai inventé le concept de bébé-couple en me référant à la manière dont certains jeunes amants, dans leur quête ininterrompue de tendresse, s'appellent entre eux, attitude qui dépend de la psychologie affective orale. Celui qui ne supporte pas le manque et la frustration a en permanence besoin d'une relation en forme de biberon. La tendresse, ce n'est pas l'amour. Étymologiquement, tendresse signifie amour passif, de dépendance, l'amour protecteur que cherche l'enfant. Alors qu'amour évoque l'idée d'un choix, d'une élection avec la volonté de se donner à l'autre. Autrement dit, le sens de l'amour n'est pas inné. Il se découvre et s'apprend au commencement de la vie, lorsque l'enfant cherche tendresse et protection. À ce moment de sa vie, il n'aime pas les autres. C'est en voyant comme s'aiment ses parents, comme il en est aimé, qu'il apprend à aimer et, en même temps, à développer sa confiance en lui-même. Plus un enfant voit ses parents s'aimer, plus il acquiert une solide confiance en lui-même. Pourquoi cette valorisation de la tendresse, qui dépend de l'affectivité, au détriment de l'amour ? Généralement, les moins de trente-cinq-quarante ans font partie d'une génération qui a souffert d'un manque de transmission éducative dans les domaines scolaire, culturel et religieux. En revanche, à quelques exceptions près, ils ont été cajolés et ont baigné dans un climat de proximité affective plus ou moins fusionnel dont il leur est difficile de se séparer, parce qu'il leur faut renoncer aux gratifications de l'enfance. Ils ont tendance à continuer de vivre selon ce modèle, en se comportant, dans leur relation de couple, comme des enfants. Au lieu de chercher comment s'exprime l'amour entre adultes, on parle du besoin de tendresse, ce qui n'est pas la même chose. La relation d'attachement renoue avec les premiers états de la vie émotionnelle qui devraient être une première préparation à la gamme variée des sentiments de la vie amoureuse. Celle-ci commence toujours en sollicitant les ressources affectives et le type de relation qui a été initié dans la relation primordiale aux parents dès la naissance. La vie amoureuse implique une autonomie psychique qui s'appuie sur les besoins primaires, mais pour s'en différencier.



Les Semeurs d'Espérance

L'éducation contemporaine, si prompt à valoriser l'émancipation et l'autonomie précoce, fabrique paradoxalement des personnalités dépendantes dont la drogue, entre autres addictions, est le symptôme le plus manifeste. Les enfants se retrouvent trop tôt livrés à eux-mêmes. Ils doivent s'appuyer sur leurs propres ressources plutôt que sur leurs parents, dans la relation naturelle de dépendance qu'ils devraient rencontrer aussi chez leurs divers éducateurs et dans la société. C'est donc au moment où les adolescents doivent commencer à être autonomes, à se séparer des attentes émotionnelles de l'enfance, qu'ils développent les dépendances relationnelles et affectives les plus diverses, parce qu'ils ont du mal à effectuer les opérations psychiques de la différenciation avec leurs parents et à remanier l'affectivité enfantine. Ils se précipitent parfois dans de précoces relations de couple, favorisées par la mixité, qui répètent les dépendances parentales au lieu d'élaborer leur autonomie. Cette opération de différenciation est indispensable pour pouvoir intérioriser la réalité de l'autre dans sa différence sexuelle, car l'autre, c'est toujours l'autre sexe, sans lequel il n'y aurait pas d'altérité possible. L'accès au sens de l'amour commence toujours par l'acceptation intime de l'autre sexe, pour être capable de s'associer avec lui dans une relation d'altérité.

Les retentissements, sur la vie psychique, d'un manque d'autonomie affective, sont nombreux. Pour certains jeunes qui en ont le désir, l'idée-même de s'engager avec quelqu'un devient angoissante. Ils ont l'impression d'en devenir prisonnier, car ils n'ont jamais appris la véritable autonomie. L'un d'eux, quelque temps avant de se marier, disait : « Je dois me préparer. J'ai peur de ne pas être libre ». Inversement, s'ils craignent d'exercer leur liberté, ils risquent de développer des relations d'attachement sans parvenir à entrer dans une relation d'alliance, a fortiori dans le cadre du mariage. Les mentalités contemporaines s'inscrivent plus facilement dans des relations qui se font et se défont sur le mode de l'attachement-séparation que sur celui de l'alliance qui suppose de prendre un engagement historique et institutionnel. Les relations fondées sur l'attachement-séparation, qui dominent actuellement, expriment la réelle difficulté à se détacher de la tutelle affective que représentent inconsciemment les parents. Certes, il ne s'agit pas de rejeter ou de ne plus avoir d'échange affectif avec ses parents, mais d'être autonome vis-à-vis d'eux, et de trouver dans les relations extra-familiales un autre lieu d'échange affectif, c'est-à-dire de socialiser sa vie affective et sexuelle, et de l'institutionnaliser dans l'union conjugale à travers le mariage. Se marier est une façon d'être dans les conditions pour quitter son univers familial, son père et sa mère, afin de créer à son tour une nouvelle cellule familiale. En réalité, la relation d'attachement ne fait que perpétuer des relations primitives qui n'ont pas pu s'élaborer. La peur d'être abandonné n'a pas permis d'entrer dans le processus de la séparation des premiers objets parentaux. Ce processus est indispensable pour accéder aux autres stades de la vie en devenant plus autonome, c'est-à-dire en étant capable de s'appuyer sur ses ressources psychiques et sur l'intériorisation des ressources sociales, morales et religieuses pour mener sa vie. Dans ce système relationnel de l'attachement, c'est le modèle de la relation parents-enfants qui se prolonge avec les autres.

- **L'attrait sentimental**

Il manifeste le besoin de se trouver dans une relation de miroir, et en résonance émotionnelle. Il est la plupart du temps enfermé dans l'idéalisation de son vécu et dans



Les Semeurs d'Espérance

des représentations projetées sur l'autre. On peut même faire l'hypothèse que, s'il est prisé dans une société en mal d'amour, il est une forme obstinée de l'idéalisation de l'amour qui n'est pas encore l'amour. Certes, les processus d'idéalisation et de projection sont relativement inhérents à la naissance d'une relation de couple. Mais arrive toujours le moment où apparaît la réalité du partenaire. Elle peut être décevante ou, au contraire, une source de vie relationnelle plus forte. Le couple sentimental reste habituellement en-deçà de cette dynamique où l'autre n'est pas accepté pour lui-même, mais pour l'idéal qu'il représente. Les conditions d'un remaniement se produisent lorsque le fait d'admirer et de reconnaître l'autre excède les représentations que le sujet projette sur son partenaire. Dans ce cas, il est perçu pour lui-même. De nombreux couples se constituent sur cette base très narcissique et fusionnelle de la vie sentimentale. Souvent ils s'étonnent plus tard de l'impasse dans laquelle ils se trouvent. Ils croyaient aimer l'autre alors qu'ils n'avaient pour seul désir que de se mirer et de voir en lui leur propre image idéalisée, ou de s'aimer soi-même à travers lui. Comme dans le théâtre de Shakespeare, c'est le sentiment lui-même qui est recherché et même aimé, indépendamment de la qualité de l'autre. Des couples, uniquement établis sur cette structure affective, résistent difficilement aux conflits, aux épreuves et à la durée, toute variation des sentiments étant aussitôt vécue comme la fin de l'amour. Ils confondent amour et sentiments. Ce n'est pas l'amour mais la passion sentimentale qui rend aveugle. L'amour, d'une toute autre nature, rend lucide et vrai, et stimule chacun pour qu'il se réajuste en permanence à l'autre. Bien entendu, il est tout à fait possible de passer du stade de l'attrait sentimental ou de l'attachement à celui de l'amour, comme nous le verrons.

- **La séduction sexuelle**

Lorsque la fascination pour l'autre déclenche une passion physique, elle contribue à façonner un type de couple plus « aléatoire » que le couple sentimental. Tous les gestes, mimiques et paroles prennent un sens qui conforte l'érotisation de la relation. Le besoin de s'exprimer sexuellement devient premier. Il n'est plus question de faire progresser une relation, de partager les réalités de la vie, voire de faire des projets. Prendre l'autre est ressenti comme une liberté de plaisir, une activité récréative, en dehors de toute dimension relationnelle. Le plaisir sexuel est dissocié de la relation d'amour. Une telle relation ne réunit pas toujours les conditions pour être durable, comme en témoignent la plupart de ceux qui l'ont vécue. D'aucuns s'installent dans une double vie ; des hommes ou des femmes mariés, ne voulant pas divorcer, s'installent pour un certain temps dans une duplicité coûteuse à bien des égards. Derrière ce besoin de rechercher des activités sexuelles pour elles-mêmes, se masquent souvent des problèmes psychologiques, quelquefois symptomatiques de dépressions masquées ou de difficultés affectives profondes qui ont besoin d'être traitées autrement que par le passage à l'acte sexuel. Une expression sexuelle déconnectée de la dimension relationnelle manifeste que la pulsion sexuelle n'est pas encore pleinement associée à la vie affective. Elle se vit souvent sur le registre de la sexualité infantile, narcissique et ludique qui n'engage pas et n'est pas féconde. La recherche de l'expression sexuelle pour elle-même confine à l'érotomanie, comme dans certaines formes de psychose, lorsque le sujet est dans l'illusion délirante d'être aimé par l'autre. Cet amour de transfert est souvent l'objet de tous les malentendus. La relation amoureuse commence quelquefois par une passion sexuelle, ressentie comme telle ou agie de façon plus ou moins impulsive, ou encore à partir des autres formes de la



Les Semeurs d'Espérance

relation que j'ai évoquées. Puis elle peut progresser. Des sujets peuvent demeurer dans certains stades relationnels, comme ils peuvent évoluer. À notre époque, on a du mal à faire vivre et à faire progresser la relation de couple. On préfère se maintenir dans les états premiers de la vie affective. On veut être toujours dans les commencements et changer en permanence de relation. Cela empêche d'accéder à une réelle croissance affective et au développement du désir sexuel.

- **La relation amoureuse**

Tous y aspirent, mais elle reste difficile à réaliser, parce qu'elle est souvent confondue avec les sentiments, l'attachement, ou le seul attrait sexuel. La relation amoureuse va unifier ces différents types de relation qui peuvent être recherchés pour eux-mêmes. Ainsi l'attachement, l'attrait sentimental, avec la séduction sexuelle vont se trouver articulés avec leurs caractéristiques psychologique dans la relation amoureuse. Lorsqu'on parvient à être sur le registre de l'amour, entre un homme et une femme, la personne s'unifie, se libère et s'ouvre à un autre qu'elle-même.

L'amour découvert et intégré subjectivement est une affaire d'alliance consentie, fondée sur le désir d'exister avec l'autre. Dire à l'autre : « Je t'aime » signifie littéralement : « Toi, je ne veux pas que tu meures ». Par extension, cela suppose de vouloir faire sa vie avec lui. « Je vais passer ma vie à apprendre à t'aimer ». Rappelons qu'amour vient du latin *amor*, formé de l'*a* privatif et de *mors*, *mortis*, la mort, et signifie donc étymologiquement *être sans mort*. Il n'est pas évident d'avoir accès dès le départ au sens de l'amour, car l'amour s'apprend. L'amour, c'est le désir de durer avec l'autre, quelles que soient les joies et les épreuves de l'existence. Dire à l'autre : « Je ne t'aime plus », c'est en réalité lui dire : « Je ne t'ai jamais aimé ». Dans ce cas, il aurait été plus juste de dire : « Je n'ai plus de sentiment pour toi » si l'on est dans une relation sentimentale, ou de reconnaître : « Sexuellement, tu ne m'attires plus » si l'on est dans le désinvestissement sexuel. Mais si cet homme et cette femme sont véritablement dans l'ordre de l'amour, ils traiteront leurs conflits, et parfois leur évolution divergente, sans avoir besoin de se séparer. Découvrir le sens de l'amour, c'est devenir capable de s'engager, puisque l'amour n'a de sens que dans la durée, comme nous le rappelle saint Paul dans la 1^{ère} Lettre aux Corinthiens au chapitre 13 sur lequel je conclurai tout à l'heure, et non pas dans l'intensité, d'après le point de vue assez infantile que Pascal Bruckner expose dans son ouvrage *Le mariage d'amour a-t-il échoué ?*

Depuis la révélation chrétienne du Dieu-Amour, nous savons que l'amour n'est pas un sentiment. Il est une structure relationnelle dans laquelle on entre, on s'inscrit et s'engage. L'amour est une relation exclusive qui donne vie à l'autre et appelle à la vie. Grâce à l'amour, notre vie émotionnelle, affective et sexuelle, s'unifie et prend sa signification. Cela veut dire que nous pouvons toujours éprouver des attirances, et même nous dire que nous aurions pu engager notre vie avec telle ou telle autre personne. Notre affectivité reste vive et, face à divers mouvements intérieurs qui s'éveillent au fil des relations sociales, nous resituons toutes nos attirances dans la cohérence de notre engagement amoureux et de notre choix de vie, pour les enrichir. Nous serions dans l'illusion et dans le morcellement affectif en nous imaginant que ce que nous ressentons devrait nécessairement s'exprimer, et que nous devons changer de partenaire selon l'état de nos affects. L'amour est durable. Le sentiment est



Les Semeurs d'Espérance

variable. Ne confondons pas l'un avec l'autre. Une interaction se produit entre l'amour parvenu à la maturité affective et les sentiments, afin de hiérarchiser les sentiments et enrichir la vie affective conjugale, en enracinant toujours davantage la relation amoureuse. Ce dynamisme intérieur est rendu possible grâce à la croissance du self qui permet à la personnalité de s'unifier, là où le self de l'adolescent est encore écartelé entre les pulsions qui cherchent à s'exprimer pour elles-mêmes et les systèmes de représentation, comme celui de l'amour qui permet l'unification des exigences sexuelles dans l'amour de l'autre, l'amour de sa vie. C'est pourquoi l'amour est un système relationnel. Il a un ordre symbolique fragile qui a besoin d'être entretenu dans la réflexion sur soi, dans la fidélité et dans un don toujours à renouveler en s'inspirant de la *caritas*, c'est-à-dire de l'amour qui vient de Dieu. Il est un mouvement de l'être qui fait exister. Dans un couple, on peut parfois souffrir affectivement, être dans le doute, le manque sexuel, tout en continuant à aimer, c'est-à-dire à exister et à faire exister l'autre. La relation conjugale implique de rejoindre l'autre sexuellement, régulièrement, afin d'entretenir et de renouveler la communion à être l'un par l'autre, et pas simplement pour se soulager de pulsions qu'on ne parviendrait pas à contrôler autrement. La vision hygiéniste de la sexualité humaine, à travers la propagande sur le préservatif qui, dans certains cas particuliers peut se trouver nécessaire, ne prédispose pas, non seulement à accéder à une réelle maturité sexuelle, mais à entrer dans la symbolisation de la sexualité comme lieu de rencontre de l'autre et de communion, symbolisation qui peut passer par l'expression génitale et par d'autres formes de don de soi, comme le sacerdoce ou la vie religieuse. La sexualité a une dimension nuptiale, elle est le lieu du don de vie fait à l'autre à travers son corps, fait pour l'offrande de soi, c'est-à-dire l'amour. En ce sens, le corps est le temple de l'amour.

Ainsi donc l'amour donne vie. Dès lors, il lui est impossible de donner la mort, comme on le prétend dans le geste de l'euthanasie. « Je l'ai euthanasié par amour ». Parler de cette façon est délirant, car l'amour est le contraire de la mort et de la neutralisation de l'autre dans une attitude possessive – le supprimer pour qu'il ne soit à personne d'autre – ou parce que sa souffrance devient gênante. Aimer c'est faire être et se donner. S'engager dans un don définitif est primordial pour être significatif de l'amour. Cela tient à la nature-même de la relation qui conduit au mariage unique et définitif. De jeunes posent souvent la question : « Quand avons-nous la certitude d'aimer et la preuve d'être aimés ? » La réponse s'impose : « – C'est lorsque vous avez le désir de durer avec l'autre et la détermination de vous inscrire dans une histoire commune à travers le mariage ». Vouloir se marier est une preuve d'amour, comme donner sa vie pour Dieu en est une autre. C'est pourquoi dans la question posée dans son livre *Le mariage d'amour a-t-il échoué ?* Pascal Bruckner confond l'amour et le sentiment amoureux. Je réponds : inauguré à la naissance de l'ère chrétienne sous l'influence de l'Église, le mariage d'amour en est à peine à ses débuts. Nous avons encore à le découvrir et à en vivre toutes les ressources. Le mariage d'amour permet de mieux comprendre les étapes et les âges de la vie d'un couple, afin de progresser et de trouver des issues aux problèmes essentiels de la vie conjugale. J'ai tenté de le montrer dans *Époux, heureux époux*, aux éditions Flammarion, qui décrit l'évolution psychologique de l'adolescent, du couple, et dans toutes les étapes de la vie adulte, jusqu'à la vieillesse. Dès le début de l'ère chrétienne, l'Église a soutenu, au nom de l'amour, et contre les mariages forcés et arrangés, le modèle d'une vie conjugale fondée sur l'élection libre des conjoints, la fidélité, l'érotisme centré sur la



Les Semeurs d'Espérance

relation conjugale, l'engagement irrévocable et l'accueil des enfants à naître. C'est l'Église qui, méditant sur le Dieu-Amour, a inventé l'amour libre, le mariage libre, et non pas les penseurs des Lumières, comme l'affirme à tort Luc Ferry dans son dernier livre *La révolution de l'amour*. En effet, la société de 1793 et les révolutionnaires ont bien reconnu le mariage d'amour, mais l'Église le revendiquait depuis presque deux-mille ans. La foi dans le Dieu créateur et de l'Alliance suscite des motifs supplémentaires pour vivre la réalité humaine du mariage et de la famille. En se donnant le sacrement de mariage, l'homme et la femme inscrivent leur union dans toute sa dimension, quand ils scellent une alliance de fidélité dans laquelle Dieu est présent. Ils affirment que leur choix affectif réciproque les a rapprochés et que l'amour, dont ils s'inspirent pour construire leur vie, vient de Dieu. L'amour est éternel. Il s'appuie sur cet engagement pour vivre les âges de la vie du couple et de la famille en disposant des ressources du sacrement, afin de traiter les conflits et de dénouer les crises.

Troisième partie :

✓ Les critères de croissance de la vie affective favorables à l'engagement.

La personnalité s'unifie et se consolide lorsqu'on donne une finalité à son existence. Cela se constate chez ceux qui se préparent au mariage, au sacerdoce ou à la vie religieuse. Toutes les aptitudes, intellectuelles, affectives et sexuelles s'articulent dans l'une ou l'autre de ces perspectives. Un sentiment de confiance et de sécurité fortifie leur être profond.

Il s'agit donc, au moment de s'engager, d'apprendre à « faire couple » et de se libérer d'une psychologie de célibataire. Sinon, il devient difficile de faire une place à l'autre dans la vie quotidienne, pour s'organiser, ranger ses affaires, partager les repas et les échanges. Et même dans les rapports intimes et sexuels, un ajustement est nécessaire puisque les psychologies sexuelles de l'homme et de la femme sont différentes. Les femmes peuvent être inhibées à l'idée de s'abandonner dans la jouissance, quand les hommes sont trop rapides dans leurs gestes, et parfois insatisfaits, surtout après s'être habitués à se satisfaire sexuellement eux-mêmes, et qu'ils ont eu du mal à se libérer de la masturbation. Des jeux sexuels de l'enfance et de l'adolescence, des agressions sexuelles subies, peuvent compliquer la sexualité conjugale.

À la veille d'un engagement, il devient nécessaire d'apprendre à aimer l'autre dans sa réalité, plutôt qu'à travers le prisme d'un idéalisme enfantin. Il s'agit de passer de l'idéalisation à l'admiration de l'autre, en devenant capable, par exemple, de lui faire des compliments, de lui faire des cadeaux-surprise et de prendre toutes sortes d'initiatives allant dans ce sens. La psychologie évolue, comme l'évoquait un jeune homme de vingt-huit ans, marié : « Jusqu'à présent, j'avais besoin d'être rassuré par une femme, comme un enfant, en mettant ma tête entre ses deux seins. Maintenant, j'apprécie qu'elle mette sa tête sur mon torse. Je me sens plus homme. Il est vrai que je suis devenu plus viril, en étant venu vous parler de moi, tout en me libérant de mes attentes de petit garçon ». Devenir une femme, devenir un homme, cela s'apprend. Mais c'est plus difficile dans un monde où règne une immaturité qui brouille les images de la différence sexuelle, dans une société infantile qui cultive la confusion et



Les Semeurs d'Espérance

l'indétermination sexuelle, dans une société matriarcale et peu favorable à la coopération entre les deux sexes, à l'engagement affectif dans le mariage, à la naissance des enfants qui sont perçus comme des dangers et qui sont avortés. Les hommes sont les plus handicapés dans ce système car, après que l'image du père a été dévalorisée dès les années 1950, c'est l'image de l'homme qui a été atteinte au point de le faire douter de lui-même et de son identité sexuelle. La virilité est ainsi battue en brèche. En même temps, elle réapparaît dans l'exaltation du sport, au point de s'habiller sous l'uniforme des sportifs, pour faire « homme » ou à travers d'autres attributs comme la barbe de trois jours qui serait là pour souligner la force masculine du visage, ou encore à travers les amples vêtements de l'explorateur ou du baroudeur, sans oublier les tatouages empruntés aux tribus du Pacifique. Il n'est pas rare d'entendre, lors de séances de psychothérapie, de jeunes pères de famille dire : « J'ai besoin d'être initié par un homme, un bon père de famille qui viendrait me prendre dans ses bras et me transférer de sa virilité ». Ainsi, aux États-Unis, on trouve des stages de formation pour les hommes, sensés les aider à consolider leur masculinité par divers exercices de pratique corporelle. La vie conjugale implique l'association du masculin et du féminin. C'est le sens du mot « conjugal ». Elle relève à la fois de la virilité de l'homme et de la féminité de la femme. Nous ne sommes pas bisexuels, dans le sens où nous serions à la fois hommes et femmes, nous ne sommes qu'hommes ou femmes. C'est dans la mesure où nous sommes dans nos cohérences respectives que la vie de couple est possible, dans une association capable de compenser ce que l'autre n'a pas. L'altérité n'est possible que dans la reconnaissance intime de l'autre sexe. C'est l'une des conditions essentielles de l'amour. En dehors d'elle, l'amour conjugal n'existe pas.

Le dialogue est décisif dans une relation de couple. Celle-ci souffre souvent de non-dits, de paralangages, de projections, d'interprétations liées aux ressentis de chacun. Il est donc important de se parler, non pas pour faire de l'exhibitionnisme, comme on a l'habitude, aujourd'hui, de le promouvoir à partir de la vie intime de chacun. Autrement dit, tout n'a pas à se dire. Dans un couple, il faut respecter la partie intime de la vie psychique de chacun. Mais il s'agit d'être en vérité dans ce qu'il y a de commun et d'en parler ensemble.

Apprendre à faire couple et développer une psychologie conjugale, ce sont les prémisses d'une vie conjugale que l'on veut développer affectivement. Cela permet de sortir d'une psychologie de célibataire dans laquelle chacun se suffit à lui-même, ne pense qu'à soi et s'imagine que la source du plaisir est en soi, alors qu'elle est d'abord chez l'autre et dans la relation à l'autre. C'est bien grâce à l'autre que chacun est révélé à lui-même et en prend conscience dans sa vie. Ce qui veut dire que le fantasme de se tromper est relativement inhérent aux craintes propres à la psychologie humaine. Cela est d'autant plus important aujourd'hui que la société n'offre plus de cadre porteur, puisque la loi dit une chose et son contraire, laissant entendre que rien n'est fiable. Tout peut alors devenir source d'insécurité. La société ne valorise pas et n'incite pas à l'engagement. Bien au contraire, elle le dévalorise en promouvant le divorce et le pacs. Les mœurs et la loi contemporaine génèrent diverses pathologies du sens de l'engagement. Dans ce contexte d'incertitude, la peur de se tromper ne fait que s'accroître. L'homme hésite, car il s'imagine qu'il risque de regretter son engagement s'il rencontre un jour une femme plus belle, plus intelligente, plus douce, ce qui est un pur fantasme. Et la femme a peur que son futur mari ne soit pas assez homme, affermi dans sa personnalité et capable d'être père. Chacun renvoie à l'autre ses propres peurs qui sont bien du domaine de l'imaginaire.



✓ **Conclusion**

Les jeunes générations vivent parfois une maturité asymétrique. Ils peuvent développer une vie professionnelle compétente et performante et, en même temps, être embarrassés par une affectivité instable, indéterminée et anxiogène. Les personnalités contemporaines deviennent plus « liquides », plus fluides. Elles sont moins structurées et, se laissent plus facilement conditionner par le discours social des médias auprès desquels elles cherchent à se rassurer. Par conséquent, elles hésitent à s'engager affectivement. Une réaction s'impose afin de développer des convictions davantage personnalisées pour affronter trois défis qui s'opposent à l'engagement affectif.

- *Premier défi* : La croyance qu'on peut vivre dans un monde sans limites, où tout semble possible, sans avoir à affronter les réalités de l'existence dans un engagement.
- *Deuxième défi* : Le déni du sens du temps, le déni de la différence sexuelle, le déni de la relation institutionnalisée dans le mariage, sont trois refus qui empêchent d'accéder au sens de l'amour incarné dans le lien de l'amour entre un homme et une femme qui les rend féconds pour eux-mêmes et pour les enfants qu'ils appellent à la vie.
- *Troisième défi* : Le repli sur le virtuel qui risque de nous mettre en marge du réel au bénéfice de l'imaginaire, de vivre son existence à travers des écrans qui enferment dans le narcissisme, dans la suffisance de soi et de son ressenti.

En réalité, la vie reste à affronter. Elle se partage et se donne. L'engagement dans le mariage, le sacerdoce ou la vie religieuse, permet de socialiser la vie affective et sexuelle. En se détachant de l'infantile familial, le sujet se libère de la tutelle affective et sexuelle parentale ; il institutionnalise sa relation, car la vie affective n'est pas seulement une affaire psychologique et intime, elle relève d'une dimension spirituelle, sociale et créatrice de lien social. C'est pourquoi elle a besoin de s'inscrire dans un ordre symbolique qui est celui de l'amour chrétien, source de l'humanisation de la vie affective et sexuelle. S'engager est une façon de se donner pour vivre et faire vivre l'autre et les autres. N'ayez pas peur de vous engager au nom de l'amour. Lorsqu'il est authentique, l'amour est toujours un engagement. C'est la vie qui s'inscrit dans le temps et la durée. Saint Paul, dans son hymne à l'amour, au chapitre 13 de sa 1^{ère} Lettre aux Corinthiens, dit que puisque l'amour vient de Dieu, il est une source inépuisable d'éternité et, de ce fait, de croissance, comme l'a rappelé le pape Benoît XVI dans son encyclique *Caritas in veritate*. Autrement dit, l'amour est un engagement durable qui s'inscrit dans le temps, de façon irréversible.



Les Semeurs d'Espérance

Les Semeurs d'Espérance. Qui sont-ils ?

Contemplation - Compassion - Évangélisation - Formation. Voici quatre chemins de traverse que les Semeurs tentent d'emprunter pour rencontrer le Christ et en être témoins avec les pauvres.

Depuis 1998, ces jeunes catholiques se retrouvent tous les mois pour passer une veillée devant le Saint-Sacrement. Ces nuits sont précédées par des enseignements donnés par des témoins de la foi chrétienne : théologiens, journalistes, hommes d'affaires, artistes, philosophes, missionnaires, hauts fonctionnaires viennent dire avec humilité comment oser la vérité et l'espérance de l'Évangile dans des environnements variés.

C'est également avec Marie, par la prière du chapelet, que les Semeurs se préparent à *espérer* le Christ chez les personnes sans-abri, plusieurs soirs par semaine. Il s'agit de cultiver avec elles l'amitié. Elles sont invitées à se joindre aux rassemblements de prières du groupe, à mettre en scène avec lui des paraboles de l'Évangile, et à chanter dans sa chorale.

Un petit clic pour découvrir le site des Semeurs, leurs visages, leurs activités, les comptes-rendus des enseignements passés, la date et le thème de la conférence qui introduira la prochaine nuit d'adoration : www.semeurs.org. Si vous désirez devenir instrument de compassion, oeuvrer pour la nouvelle évangélisation avec les personnes démunies, et vous engager avec les Semeurs, vous êtes invité à contacter Romain Allain-Dupré au 06 13 16 29 08.